3 1761 08266067 1

Daryo, Hyacinthe
Gonzalve de Cordoue

PQ
2220
D32G6

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/gonzalvedecordou00dorv

GONZALVE DE CORDOUE,

OU

LE SIÈGE DE GRENADE,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

PAR H. DORVO.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la Porte St.-Martin, le 12 juillet 1806.

Musique de M. Alexandre PICCINI, Pensionnaire de l'Académie Impériale de Musique.

Ballets et mise en scène par M. AUMER, de l'Académie Impériale de Musique.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, derrière le Théâtre Français, n°. 51. Et Galerie Neuve, n°. 14.

1806.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GONZALVE.	M. *Philippe.*
HASSEM, ancien Roi de Grenade.	M. *Dugy.*
ZULÉMA, sa fille.	Mlle. *Regnier.*
LARA, chevalier Espagnol, ami de Gonzalve.	M. *D'Herbouville.*
ALAMAR, prince Africain, amoureux de Zuléma.	M. *Auguste.*
PÉDRO, vieil écuyer de Gonzalve.	M. *Fusil.*
LÉON, sous le nom de MOHAMED, esclave d'Alamar.	M. *Dugrand.*
CADILLE, intendant du palais des Rois de Grenade. Amoureux d'Aline.	M. *Talon.*
ALINE, suivante de Zuléma.	Mlle. *Fusil.*

Personnages muets.

Quatre Chevaliers Maures de la suite d'Alamar.
Guerriers.
Soldats Maures.
Espagnols.
Esclaves des deux Sexes.

PQ
2220
D32G6

La scène est en Espagne, aux environs de Grenade.

GONZALVE DE CORDOUE,

OU

LE SIÈGE DE GRENADE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la galerie d'un palais des Maures.

SCENE PREMIERE.

CADILLE, PÉDRO, *le suit.*

CADILLE.

Laissez-moi, laissez-moi.

PÉDRO.

Seigneur Cadille...

CADILLE.

Je ne vous écoute pas.

PÉDRO.

Un mot.

CADILLE.

Non.

PÉDRO.

Vous qui d'ordinaire aimez tant à causer !...

CADILLE.

Je cause où je ne cause pas, c'est comme je veux.

PÉDRO.

Vous avez de l'humeur ?

CADILLE.

Infiniment.

PÉDRO.

Pourquoi ?

CADILLE.

Parce que, depuis deux mois que vous êtes ici, vous et votre maître, personne ne vous connaît, et que vos noms sont si

baroques qu'on ne sait seulement pas comment vous vous appelez, ni lui non plus.

PÉDRO.

Ce n'est pas notre faute.

CADILLE, *malignement.*

Non, c'est la mienne. Que la princesse Zuléma l'ait amené avec vous de Malaga ; qu'il se soit battu, qu'il ait été blessé pour elle, et l'ait délivrée sur mer de la barbarie des coquins payés par le farouche Alamar qui l'enlevaient, de même que mademoiselle Aline, celle que j'adore ; c'est très-beau de sa part, sans contredit ; mais ça ne suffit pas : s'il est prince Africain, lui, si vous êtes son écuyer, vous, je suis Espagnol, moi, natif de Compostel, en Galice, je datte, je tiens un rang et l'on doit avoir des égards, des considérations pour un homme en place, pour le gouverneur, l'intendant-général d'un palais comme celui-ci, l'un des plus beaux, des plus vastes des environs de Grenade et l'ancienne demeure de ses Rois ?

PÉDRO.

Je le sais.

CADILLE.

Ce n'était pas assez de me consumer, de mourir à petit feu d'un mal que je dissimule... Mais patience, mes tourmens vont finir ; le digne, le vertueux Hassem, autrefois notre monarque, arrive aujourd'hui de Carthame... Suffit, je me prépare, on sera bien surpris, et je vais rentrer dans mes droits.

PÉDRO.

Vous vous fâchez et vous avez tort.

CADILLE.

Mais n'est-il pas bien mortifiant qu'après les peines et les soins que je me suis donnés pour vous et votre maître, vous me refusiez votre confiance, et que je ne sois instruit de vos aventures que par *ricochet?*

PÉDRO.

Ne vous en prenez qu'à vous. La princesse est ici, dans les états de son frère, du féroce Boabdil, l'allié, le protecteur d'Alamar ; elle a craint qu'une indiscrétion...

CADILLE.

Une indiscrétion !... Vous ai-je caché quelque chose, moi ? ne vous ai-je pas dit comme quoi le Prince Hassem, son père, avait été forcé d'epouser sa première femme de la tribu des Zégris dont il avait eu ce même Boabdil, ce méchant fils qui règne maintenant à sa place ?

PÉDRO.

Je l'avoue.

CADILLE.

Ne vous ai-je pas dit qu'il l'avait répudiée, et que le vail-

lant Almanzor et le belle Zuléma étaient nés de son second mariage avec ma marraine, d'une des familles de Madrid les plus distinguées, de ma marraine, à qui je dois le poste que j'occupe ici.

PÉDRO.

J'en conviens encore. Mais ce que vous ne m'avez pas dit et ce qui m'étonne, c'est que vous, chrétien, brave et d'un âge à porter ls armes, lorsque les Espagnols assiègent Grenade, capitale de cet empire ; vous ne soyez pas avec eux dans le camp ?

CADILLE.

Parce que je suis d'une complexion faible, qu'on m'a défendu la guerre pour ma santé, et que l'honneur, la délicatesse ne me permettent pas de me battre contre mes bienfaiteurs.

PÉDRO.

A la bonne heure, voilà comme on s'explique. Boabdil pourtant n'a rien fait pour vous, et, loin de le ménager, vous devez au contraire lui en vouloir ?

CADILLE.

Certainement ; mais le prince Almanzor, son frère, du sang des Abencerrages, l'appui, l'espoir de ceux à qui je dois tout, n'est-il pas le chef de ses troupes ? Si par malheur nous nous rencontrions dans la mêlée, vous sentez qu'il faudrait se mesurer, et que ce serait nous compromettre tous deux d'une manière très-désagréable.

PÉDRO.

Vous avez raison.

CADILLE.

C'est que ce n'est pas un petit héros, non, que le prince Almanzor, je n'en connais guerres que trois capables de le lui disputer.

PÉDRO.

Lesquels donc ?

CADILLE.

Mon compatriote pour commencer, Gonzalve, Gonzlave de Cordoue, le défenseur, le soutien d'Isabelle de Castille et de Ferdinand d'Arrangon ; il compte celui-là, qu'en pensez-vous ?

PEDRO.

J'en ai ouï parler.

CADILLE.

Je le crois. Ah ! si les Maures pouvaient le tenir !... C'est le prince Hassem surtout et sa fille qui le détestent bien cordialement !

PEDRO.

La princesse ne s'en cache pas.

CADILLE.

Point de grâce pour lui, ni pour son ami Lara, si jamais ils tombaient dans leurs mains.

PEDRO, *à part.*

Affreuse certitude ! (*haut.*) Qu'est-ce que ce Lara ?

CADILLE.

Un de ceux que j'allais vous citer.

PEDRO.

Et le troisième ?

CADILLE.

C'est Alamar, ce monstre, ce tigre s'il en fut, sans foi, sans loi, sans respect social, et dont l'âme est aussi noire que la figure... Ah ! mon dieu, mon dieu, la voici !

PEDRO.

La figure d'Alamar ?

CADILLE.

Eh ! non, mam'selle Aline, la suivante de la princesse; le tremblement me saisit dès que je l'apperçois.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, ALINE.

ALINE, *à Cadille.*

A quoi donc vous amusez-vous, monsieur l'intendant ? est-ce ainsi que vous remplissez vos devoirs ? que vous exécutez les volontés de votre souveraine ?

CADILLE, *embarrassé.*

Excusez, mam'zelle, nous nous entretenions de vous, de vos perfections.

ALINE.

Si vous me flattez pour que je vante les vôtres, vous vous abusez, je vous en préviens, quoique je sois Espagnole, vos fadeurs, et vos galanteries ne me séduiront point.

CADILLE, *à part.*

Cruelle indifférence ! déclarez-vous donc après ça.

PEDRO, *à part.*

Cette femme-là lui veut du bien, où je me trompe fort.

ALINE.

Je gage que vous m'en imposez et que votre conversation roulait sur notre généreux libérateur ? il vous inquiète furieusement. Je voudrais bien savoir qui peut vous inspirer vos idées extravagantes ?

CADILLE.

Mes idées, mam'selle ? je vous jure que je n'en ai point du tout.

PEDRO.

Il est naïf. C'est ce Mohamet qui le corrompt, ce sont ses liaisons avec lui...

CADILLE.

Je vous conseillle d'en dire du mal ; un savant qui vit dans les bois, un médecin par excellence ! n'a-t-il pas guerri votre maître ?

PEDRO.

Ses visites à présent lui sont donc inutiles.

ALINE.

Mais oui, que vient-il faire ici ?

PEDRO, *confidemment.*

Entre nous, il m'a tout l'air d'un fourbe, et, sur quelques mots qui lui sont échappés, je le crois un émissaires d'Alamar ; il l'aura mis à la recherche de la princesse, sachant qu'elle n'était plus en son pouvoir.

CADILLE.

Vous êtes un ingrat, un vieux sournois ; au reste, si vous vous défiez de lui, ce n'est qu'une revanche, et son opinion sur vous n'est pas meilleure, je suis bien aise de vous le dire.

PEDRO.

Vous l'entendez ! il se trahit lui-même.

CADILLE.

Comment? je me trahis !

ALINE.

Paix, officieux mal-adroit, c'est vous qui nous avez découvert cet homme ; estimez-vous heureux d'être trop connu pour qu'on vous suppose des intentions malignes sans cela....

CADILLE.

Suis-je responsable, moi, s'il est informé d'un secret?....

PEDRO, *vivement.*

D'un secret !

ALINE.

Qu'il le garde ; apprenez que les grands ne veulent pas qu'on approfondisse les leurs.

PÉDRO, *à part.*

Serions-nous découverts ?

CADILLE, *à Aline.*

Si bien que vous me rendez la victime innocente ?...

ALINE.

Silence, votre protégé s'en ira. (*à Pédro.*) Seigneur, je vous salue. (*à Cadille.*) Suivez-moi, que le repas, les appartemens soient prêts, et n'oubliez rien de ce qu'on vous a commandé.

CADILLE, *à part en sortant derrière elle.*

O amour ! amour ! passion funeste !

SCENE III.

PEDRO.

Quel coup de foudre !... respirons... A peine ai-je pu déguiser mon trouble. Mon maître ! mon pauvre maître ! quoi ! j'aurai joué, pour le sauver, le rôle infâme de traître ; j'aurai promis de le livrer à Boabdil, à force de ruses j'aurai su l'arracher à la mort que lui réservait un Roi parjure, et tant d'efforts, tant d'obstacles surmontés n'aboutiraient qu'à le livrer à ses vils persécuteurs ? à le voir périr ?... Non, non, ce ciel qui veilla sur lui, sur moi, ne nous abandonnera pas ; Pédro, le vieux Pédro seul reste d'une famille comblée des bienfaits de son père, après vingt ans du plus dur esclavage, finira par acquitter envers lui la dette sacrée de la reconnaissance et de l'amitié... Mais ce Mohamed ?... eh bien, est-il si dangereux? je le soupçonne, il ne me craint pas, l'avantage est de mon côté... Oui, oui, attachons-nous à ses pas et tâchons de découvrir... Il vient ! dissimulons.

SCENE IV.

PEDRO, LEON.

LÉON, *à part.*

Toujours cet homme, ses yeux annoncent assez ce qu'il est ; et c'est moi, moi, dont on se défie.

PÉDRO, *à part.*

Sa physionomie n'est pas trompeuse.

LÉON, *à part.*

Le péril de Gonzalve, celui que je cours, tout me force à cacher qui je suis ; mais l'avenir me fera connaître.

PÉDRO, *à part.*

Il fera peut-être les avances.

LÉON, *à part.*

Oui, suivons mon projet, et s'il se peut pénétrons sa pensée. (*Haut.*) Seigneur écuyer, le plus illustre, le plus vénérable de l'Afrique, agréez mes respectueux hommages.

PÉDRO, *le saluant de même.*

Salut au célèbre Mohamed, le plus loyal et le plus éclairé des Arabes.

LÉON, *avec ironie.*

Vous sied-il de me louer ainsi, vous, l'exemple du dévouement et le modèle de la fidélité ?

PÉDRO, *de même.*

Oubliez-vous donc ce que vous vallez, vous, l'ornement du siècle et le miroir de la franchise.

LÉON, *le fixant.*

Ah ! si tout le monde l'a pratiquait cette vertu sublime !...

PÉDRO, *de même.*

Il est des individus dont on ne peut pas raisonnablement en exiger.

LÉON.

C'est tout simple. L'ensemble de leurs projets, les précautions qu'ils sont forcés de prendre....

PÉDRO.

Si l'intérêt ne dirigeait pas la plupart de nos actions...

LÉON.

Ce serait charmant ! mais combien de crimes calculés, exécutés dans l'ombre, par des gens dont jamais on n'aurait suspecté la foi !

PEDRO, *à part.*

Où veut-il en venir ?

LEON, *à part.*

Il se déconcerte. Poursuivons. (*haut.*) Vous frémiriez si je vous racontais un fait dont je suis malheureusement convaincu. Un guerrier, l'un des plus fermes remparts de la Castille, par un enchaînement de circonstances qu'il est inutile de vous détailler, se trouve engagé loin de sa patrie dans un piège horrible et doit nécessairement y succomber.

PEDRO, *à part.*

Que dit-il ?

LEON.

Un misérable esclave, dont on ignore l'origine et la naissance, sous prétexte d'épargner un assassinat aux lâches qui conspirent sa mort, se charge de le conduire à son plus cruel ennemi si l'on consent à l'enrichir et lui rendre la liberté.

PÉDRO, *à part.*

Tout est connu.

LÉON.

Sa proposition est acceptée, il parvient je ne sais comment à se concilier l'estime et la confiance du héros crédule qui cède à ses instances, et remet entre ses mains et sa fortune et sa destinée. Ils partent.

PÉDRO, *à part.*

D'où tient-il ces détails ?

LÉON.

Le traître jusqu'à présent à tenu ses promesses, et sa perfidie est sur le point d'être couronnée, mais il est surveillé, démasqué, la providence a renversé ses plans, et le forfait ne s'accomplira pas.

PÉDRO, *avec joie.*

Se pourrait-il ?... (*à part en se reprenant.*) Mais non, l'embûche est trop grossière pour m'y laisser prendre.

LÉON, *appuyant.*

Est-il à votre avis une trame plus basse et plus savamment ourdie !

PÉDRO, *à part.*

Remettons-nous. (*haut.*) Plus je vous écoute et moins je conçois ce que signifie...

LÉON, *ricannant.*

Allons, allons, abjurons la feinte et montrons-nous tels que nous sommes ?

PÉDRO.

Comment ?

LÉON,

Je sais tout. Mon nom de Mohamed est un nom de guerre. Je suis un des esclaves d'Alamar, lorsqu'il me fit prisonnier, il me donna le choix du turban ou du lacet, et l'un me parut préférable à l'autre.

PÉDRO.

Vous n'êtes donc pas médecin ?

LÉON.

Je suis tout, selon la circonstance et le besoin. Alamar est superstitieux, il met à profit mes talens, et je suis son confident le plus cher.

PÉDRO, *à part.*

Je ne me trompais pas.

LÉON.

Des trésors me sont promis si je viens à bout de terminer ce que vous avez commencé ; je pourrais l'achever sans vous, mais vous avez courru des dangers, et j'aime les procédés. Voulez-vous me servir ? je vous offre la moitié de la somme.

PÉDRO, *après un mouvement d'indignation concentrée.*

La moit ?... vous avez ma parole.

LÉON.

Bien !

PÉDRO.

A condition que vous ne tenterez rien sans m'avoir consulté.

LÉON.

Ni vous non plus.

PÉDRO.

Je m'y engage.

LÉON.

Touchez-là ; tout en commun.

PÉDRO.

Dès que nous partageons l'argent....

LÉON.

Nous devons partager la gloire.

PÉDRO, *à part.*

Le monstre ? mais la vie de mon maître est en sûreté.

LÉON, *à part.*

Le scélérat ! avec des cheveux blancs !...

PÉDRO.

On approche.

LÉON, *à part.*

C'est Gonzalve. (*haut.*) Soyez discret, je me retire. Adieu.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, GONZALVE.

LÉON, *bas à Gonsalve, au fond du théâtre.*

Seigneur, quoique je puisse faire, ne vous alarmez de rien. (*il sort.*)

GONSALVE, *à part.*

Il m'est suspect. Que dois-je augurer de cet avertissement ?

PÉDRO.

O mon maître ! à qui juste ciel ! avions-nous commis le soin de cicatriser vos blessures !

GONZALVE.

Que veux-tu dire ?

PÉDRO.

Fuyons, fuyons !

GONZALVE.

Ton attachement pour moi te fait voir des dangers partout. En cachant ici qui j'étais, et déférant à tes pressantes sollicitations, j'espérais dissiper tes frayeurs...

PÉDRO.

Jamais elles n'ont été plus grandes ni mieux fondées.

GONZALVE.

S'il est ainsi, laisse-moi donc avouer qui je suis ; ne me contrains plus à rougir, devant l'aimable Zuléma, de l'erreur où je l'ai trop long-tems entretenue.

PÉDRO.

Ah ! quittez, quittez ce fatal dessein ! rien ne peut vous soustraire, rien ne peut vous dérober au coup affreux qui vous menace, si vous rejettez mes prières ; songez aux périls que j'ai bravés pour vous ; songez que si vous vous revêtîtes ces habits, qu'à votre insçu je m'étais procurés, ce ne fut que pour vous conserver une existence à laquelle mes supplications, mes pleurs, vous prouvèrent que la mienne était attachée ; la vôtre est à moi, c'est mon bien, oui, seigneur, vous

ne pouvez en disposer sans mon aveu ; souvenez-vous de ce que vous devez à l'état, souvenez-vous de votre père, écoutez les vœux d'un ancien serviteur, qu'il vous rende à vous-même, à la patrie, et les maux, les maux qu'il a soufferts seront tous effacés !

GONZALVE.

Tu veux que soutenant le mensonge ?...

PÉDRO.

Il est légitime, il vous sauve, rien ne nous arrête. Partons.

GONSALVE.

Sans détromper Zuléma ?

PÉDRO.

Votre position vous justifie.

GONZALVE.

Mon cœur est mon premier juge.

PÉDRO.

Qu'il se taise devant le devoir.

GONZALVE.

Le plus saint est la reconnaissance.

PEDRO.

Vous l'a confondez avec l'amour.

GONZALVE.

Le mien est-il donc un crime ?

PÉDRO.

Oui, s'il vous fait oublier l'honneur.

GONZALVE.

Le crois-tu possible ? Tu sais dans quelle situation touchante, comment au milieu de Grenade ensanglantée, le sort offrit la princesse à mes yeux ?

PÉDRO.

Je sais qu'elle ignore votre passion.

GONZALVE.

Bientôt elle l'a connaîtra.

PÉDRO.

Je sais qu'elle est votre ennemie.

GONZALVE.

Non, ses vertus m'en répondent.

PÉDRO.

Dites qui vous êtes, elle vous haïra.

GONZALVE.

Je ne l'adorerai pas moins.

PÉDRO.

Son père s'armera contre vous.

GONZALVE.

Je le fléchirai.

PÉDRO.

Ses satellites vous envelopperont.

GONSALVE.

Je les combattrai.

PÉDRO.

Seul, quel sera votre recours ?

GONSALVE.

Dieu, mon innocence et mon épée. On vient, c'est Zuléma ! Sors, sors, et nous laisse.

PÉDRO, *bas.*

Vous vous perdez.

(*Pédro sort en faisant signe à son maître de ne rien dire qui puisse les compromettre.*)

SCENE VI.

GONSALVE, ZULEMA.

ZULÉMA.

Quelle agitation, seigneur ! d'où vient que votre écuyer semble éviter ma vue ?

GONZALVE.

Lui, vous éviter, madame ? Ah ! pouvez-vous le penser ! quand il serait assez ingrat pour oublier ce qu'il vous doit, tout ce qui tient à moi, ne partage-t-il pas mes sentimens pour vous ! Croyez que son âme est digne de la mienne, et que vos bienfaits y resteront toujours gravés ; mais son âge lui donne une expérience que je n'ai point encore acquise, il est mon guide, mon consolateur, et si ses conseils ont souvent éclairé ma jeunesse, j'ai pu les réclamer dans un moment où jamais peut-être ils ne me furent plus nécessaires.

ZULÉMA.

Vous avez des chagrins, des peines secrettes, eh ! qui n'a pas les siennes ! l'art peut guérir les douleurs du corps...

GONZALVE.

Ce ne sont pas les plus déchirantes.

ZULÉMA.

Hélas !

GONZALVE.

Eh ! quoi, belle Zuléma, vous soupirez, vos yeux se remplissent de larmes !

ZULÉMA.

Oui, la mélancolie m'accable, comme vous j'ai besoin de distractions, et la mort me semblerait mille fois moins pénible...

GONZALVE.

Ah ! c'est le premier des biens, quand on la reçoit près de l'objet qu'on aime ; mais être forcé de s'en éloigner sans savoir si notre amour n'aurait pu lui déplaire, emporter avec soi la honte et le remord de l'avoir abusé, de l'avoir trompé...

ZULÉMA.

Que voulez-vous dire ?

GONSALVE.

Que, dussé-je encourir votre haine, dût votre colère succéder à ces soins si purs et si tendres que vous m'avez prodigués jusqu'ici, il ne m'est plus possible de vous taire un secret que mille fois je vous aurais découvert si j'en avais eu le courage, il est prêt à m'abandonner encore quand je songe que dans un instant vous bannirez peut-être de votre présence celui qui désormais ne peut vivre sans vous, celui qui, dès le jour où ses yeux vous ont apperçue, sentit s'allumer dans son âme...

ZULÉMA.

Seigneur, je vous dois l'honneur et la vie, et me plais à penser que Grenade vous devra bientôt son salut ; tant de titres vous ont assuré cette vive reconnaissance que la vertu prescrit et qui devient inséparable d'elle. Mais il est temps aussi que je vous instruise d'un fait que mon père ignore, que mon frère ne connaît pas et que je ne veux confier qu'à vous seul.

GONSALVE, *à part.*

Dieux !

ZULÉMA.

Peut-être après m'avoir entendue n'aurez-vous plus rien à m'apprendre.

GONZALVE, *a part.*

Aurais-je un rival ? (*haut.*) Ah ! par pitié, madame, achevez, cet aveu sera mon arrêt, je le sens, mais, n'importe, quelque cruel qu'il soit...

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, CADILLE.

CADILLE, *entre en sautant.*

A la fin, madame, le voici, le voici, c'est lui !

ZULÉMA.

Qui ?

CADILLE.

Notre sauveur, notre appui, le prince votre père, le vénérable Hassem.

ZULÉMA.

Lui ?

CADILLE.

Il est avec quatre guerriers qui l'accompagnent ; ils m'ont presque fait peur !

ZULÉMA.

Qui sont-ils ?

CADILLE.

Ma foi, je n'en sais rien, il ont des bonnets de fer, avec de petites grilles sur la figure, et j'accours vous chercher pour les recevoir.

ZULÉMA.

Daignez m'excuser, seigneur, nous nous expliquerons dans un autre moment.

CADILLE.

Ah ! princesse, vous serez bien étonnée tout-à-l'heure ; j'ai fait de l'ouvrage, moi, et vous allez voir un joli coup de ma tête.

SCENE VIII.

GONSALVE.

Mon pressentiment n'était que trop fondé ! le sort, l'impitoyable sort me suscite le malheur que je redoutais, un rival plus heureux s'oppose à ma flamme, et mon espérance est déçue. Ah ! qu'il tremble quel qu'il soit, plutôt mourir que de renoncer à Zuléma !... Mais si parmi ces inconnus qu'Hassem amène à sa suite... quel trait de lumière !... Oui, oui, je n'en doute plus, il est, il doit être avec eux cet odieux rival. On entre, comprimons les mouvemens qui m'agitent.

SCENE IX.

GONZALVE, HASSEM, ZULEMA, LARA, ALAMAR, CADILLE, Quatre Guerriers Maures, *personnages muets*, (*Ils sont armés, cuirassés et ont la visière baissée, comme Lara et Alamar.*)

HASSEM.

Oui, ma chère Zuléma, j'ai tout su par ton esclave qui m'a rejoint à Carthame, et ces valeureux Abencerrages, dont j'ignore les noms se sont réunis à moi pour te chercher et te délivrer des persécutions du traître Alamar.

ALAMAR, *à part.*

Faible vieillard qui m'outrages.

HASSEM.

Mais où est-il ? où est-il, celui qui te sauva, celui par qui

je respire ? Ah ! conduis-moi, conduis-moi promptement vers lui, que je le voie, que je le presse sur mon sein !

ZULÉMA, *montrant Gonsalve.*

Le voilà, le voilà, mon père.

LARA, *à part.*

Digne ami !

ALAMAR, *à part.*

O fureur !

HASSEM.

Brave étranger, vous qui m'avez rendue ma fille, parlez, que puis-je pour vous. Hélas ! autrefois, j'étais Roi, je possédais une couronne qui peut-être m'aurait acquitté, je ne l'ai plus, je l'ai perdue, il ne me reste qu'une âme sensible.

CADILLE, *s'avancant entre lui et Gonsalve.*

Désolé, Prince, de vous interrompre

ZULÉMA.

Quel instant choisis-tu ?...

CADILLE.

L'instant d'àprésent, princesse ; le plus léger retard me serait infiniment nuisible, et ces choses-là n'ont de mérite que dans la fraicheur. (*il tousse, crache, tire un bouquet de dessous son manteau et se prépare à débiter un compliment.*)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, LÉON.

LÉON.

Roi de Grenade, je viens t'annoncer une effrayante nouvelle.

CADILLE, *à part.*

Adieu, mon compliment.

ZULÉMA.

Qu'avez-vous, Mohamed ?

HASSEM.

Qu'est-il arrivé ?

ALAMAR, *à part.*

Voyons comment il me sert.

LÉON.

Ta fille est sauvée ; mais la patrie est perdue, Gonzalve est de retour, Gonzalve est errant sur ces rivages.

HASSEM.

Gonzalve !

ZULÉMA.

Juste ciel !

GONZALVE, *à part.*

Traître !

ALAMAR.

Ce bruit a déjà répandu l'épouvante parmi nos troupes; mais ton fils, Almanzor, a réclamé l'honneur de nous venger.

HASSEM.

Mon fils !

ZULÉMA.

Mon frère!

ALAMAR.

Gonzalve périra.

LARA, *à part.*

Non, tant que je vivrai.

HASSEM.

Achève de nous instruire.

LEON.

Gonzalve s'est évadé pendant la nuit avec un esclave qui devait le livrer à Boabdil ; on a craint qu'il ne manquât de parole, et le capitaine d'un navire Africain, qu'on a mis à leur poursuite, nous apprend que la faible barque qui les portait est abordée prés de Malaga, et que tous deux en secret se sont avancés jusqu'auprès de cette enceinte. Délibère, Hassem, prends un parti, te voilà prévenu du danger, c'est à toi de trouver les moyens de t'en garantir. (*Il sort avec Cadille.*)

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, excepté LÉON, CADILLE.

ALAMAR, *à part.*

S'il m'échappe, il n'évitera pas le fer d'Almanzor. (*haut.*) Guerriers, le moment est venu de venger et de sauver l'état ; cherchons, poursuivons partout cet Espagnol si redouté, et que la lance de l'un de nous délivre Grenade de son plus terrible fléau.

ZULÉMA, *à part.*

Je frémis.

GONZALVE, *à part.*

Cette victoire pourra coûter cher.

HASSEM.

Amis, que cette importante occasion éloigne les germes de discorde qui pourraient s'élever entre vous. Deux de vous m'ont confié qu'ils aimaient dès longs-tems Zuléma, et sans vous connaître je les crois tous deux dignes de son amour ; mais si, jusqu'à présent, elle me laissa maître de son choix, que la gloire en décide aujourd'hui. Allez, courrez à Gonzalve ; attaquez-le séparément comme il convient à des Abencerrages, et que de votre aveu l'hymen de ma fille soit le prix du vainqueur. N'y consens-tu pas ? réponds.

ZULEMA.

Je dépends de vous, mon père, et ma soumission à vos volontés sera toujours égale à ma tendresse. Mais en me souvenant de ce que vous devez à ces héros, puis-je oublier ce que je dois à ce généreux étranger? il m'aime, je ne crains pas de l'avouer, et par ses vertus et sa valeur il n'est point au-dessous de ses rivaux, comme eux, il aspire à ma main, comme eux, il peut vaincre Gonzalve, et j'accepte pour époux celui qui terminera cette difficile entreprise, si, comme eux, on lui permet de la tenter.

HASSEM.

Ta reconnaissance et ta demande sont justes, et l'amour de ce brave inconnu ne doit pas plus nous offenser que nous surprendre.

ALAMAR.

Oui, nous l'acceptons pour compagnons d'armes ; mais depuis long-tems Gonzalve est notre ennemi mortel, le mien surtout, comme chef de ma tribu, je demande d'être le premier qui s'éprouve contre le Castillan.

GONZALVE.

Recevez ici mon serment de vous faire trouver Gonzalve, et, sans vous disputer les rangs, j'oserais même vous assurer qu'il vous satisfera tous trois.

ALAMAR.

Il faut qu'il te soit bien connu pour en répondre avec tant de fermeté.

GONZALVE.

Je le connais.

ALAMAR.

Vous verrons s'il ne te démentira pas.

GONZALVE.

Jamais.

ALAMAR.

Le protégerais-tu ?

GONZALVE.

As-tu le droit de m'interroger ?

ALAMAR.

Téméraire !

GONZALVE.

C'est au champ d'honneur que nous pourrons nous apprécier.

ALAMAR.

Que n'y suis-je à l'heure même !

GONZALVE.

Tremble que ce vœu ne te soit fatal.

ALAMAR

C'en est trop, et mon courroux...

ZULÉMA.

Seigneur....

HASSEM.

Voilà ce que j'appréhendais; déjà vous vous menacez, déjà vous vous provoquez...

LARA.

Ne craignez rien, seigneur, et la justice et vos intérêts seront écoutés.

GONZALVE, *à part.*

Quel son de voix!

HASSEM.

Jurez-le moi donc sur cette épée.

LARA.

Je le jure.

HASSEM.

Je m'en remets à votre sagesse. Toi, Zuléma, conduis-nous, et qu'on fasse, à nos défenseurs, l'accueil que méritent leur naissance et les dangers auxquels ils vont s'exposer pour nous.

SCENE XII.

GONZALVE

O désespoir! ô rage! ai-je assez souffert pendant cette entrevue? Il est ici, il est ici, ce mortel favorisé, qui m'enlève, me ravit à jamais le cœur de Zuléma, c'est cet audacieux qui me défie, je n'en saurais douter, et voilà ce secret que tantôt elle n'a pu me révéler. Que faire? que résoudre? je ne sais où j'en suis, ma tête s'égare, et dans mes transports jaloux.... Mais il m'a semblé... oui, ce n'est point une illusion, la voix de ce guerrier dont le sang-froid m'a surpris.

SCENE XIII.

GONZALVE, PEDRO.

PÉDRO.

Qu'ai-je appris, seigneur? pourquoi ces armes que la princesse m'a remises pour vous? serait-il vrai? demain, vous partez avec ces inconnus?

GONZALVE.

Oui.

PÉDRO.

Mohamed, le perfide Mohamed est d'intelligence avec leur chef.

GONZALVE.

Que m'importe.

PÉDRO.

Et si c'était votre ennemi le plus dangereux, si c'était votre rival.

GONZALVE.

C'est lui !

PÉDRO.

Se peut-il !

GONZALVE.

C'est lui-même, te dis-je.

PÉDRO.

Alamar ?

GONZALVE.

Alamar ! tu m'y fais penser.

PÉDRO.

Ah ! je cours prévenir le prince Hassem...

GONZALVE.

Nous venger par une lâcheté ! Non, non, arrête, arrête.

PÉDRO.

Eh bien, ne me resistez donc plus, le tems est précieux, venez, évitons le piège horrible...

GONZALVE.

Je reste ; il y va de l'honneur, que dis-je ? il y va du repos, du bonheur de ma vie, de Zuléma, oui, d'elle, je la perds ; je la perds si je m'éloigne, et ma parole est donnée.

PÉDRO.

Vous voulez donc la mort ?

GONZALVE.

Je la cherche, je la desire, mais sanglante, mais terrible ; demain, oui, demain, nous partons, que tout soit prêt. . . . Grand dieu ! la princesse porte ici ses pas.

(*Il fait signe à Pédro de se retirer. Celui-ci insiste et finit par céder. Pédro sort.*)

SCENE XIV.

GONZALVE, ZULEMA.

ZULÉMA.

Vous êtes seul, seigneur ?

GONZALVE.

Madame, il faut vous dire un éternel adieu ; mais en vous quittant je vous laisse à jamais mon cœur, vous seule le posséderez jusqu'à mon dernier soupir, et ma dernière pensée sera le souvenir si cher, si doux, des momens que j'ai passés près de Zuléma.

ZULÉMA.

Quoi ! vous me parlez d'adieux éternels parce que vous allez attaquer Gonzalve ! le héros que j'ai vû seul triompher d'une multitude de barbares, se croit déjà vaincu par cet Espagnol? Ah ! je me reproche, seigneur, de vous avoir exagéré sa gloire; songez que vous m'avez délivrée, jamais plus grand exploit illustra-t-il ce fameux Gonzalve, s'il en eut été témoin, c'est lui qui pâlirait devant vous. Prince, vous combatterez pour la même cause, et la récompense en sera plus douce.

GONZALVE.

Qu'ai-je entendu!

ZULÉMA.

Ce sont mes jours que vous défendrez, le devoir me commandait de différer cet aveu, mais il s'agit de vaincre Gonzalve, et ma haine pour ce Castillan, ma reconnaissance pour vous, ne me permettent plus de rien déguiser. Allez attaquer ce guerrier que l'opinion seule rend invincible, délivrez ma patrie de son plus cruel ennemi, et songez que si le triomphe appartient aux amans aimés c'est vous seul qui devez l'obtenir.

GONZALVE.

Qu'avez-vous dit; mais non, je ne veux point acheter le bonheur par le mensonge et la fausseté, je n'abuserai pas plus long-temps celle qui règne sur mon âme, et la crainte n'a plus rien qui me retienne. (*il se jette à ses pieds.*) Prenez, madame, emparez-vous de cette épée, vous haïssez Gonzalve, vous desirez qu'on termine sa vie; ah ! croyez-moi, ne confiez pas à d'autres mains ce que les vôtres peuvent faire, frappez, frappez vous-même cet ennemi détesté, Gonzalve, l'infortuné Gonzalve est à vos pieds.

ZULÉMA.

Grands dieu ! Gonzalve ? vous ! qui vous!

GONZALVE.

Oui, moi, qui, fier d'un nom que la victoire a peut-être illustré jusqu'ici, tremblais de le prononcer devant vous, et qui mille fois ai désiré d'être le plus obscur des mortels pour n'être pas l'objet de votre haine.

ZULÉMA.

Par quel miracle ? par quel enchantement ?...

GONZALVE.

Mon écuyer Pédro, le fidèle Pédro, m'a fait sortir d'Afrique à l'aide de ce déguisement, c'est lui qui voulut que mon nom vous fut caché, voilà ce secret important que j'allais vous apprendre lorsque votre père est arrivé, il met à prix ma tête coupable, épargnez aux guerriers dont il est suivi des efforts pour vous plus faciles, vengez vous même votre patrie et punissez un malheureux d'avoir osé vous adorer.

ZULÉMA.

Gonzalve, mon cœur ne m'a point encore égarée, et c'est lui qui sera mon guide dans la circonstance cruelle où je me trouve, mais avant tout, je dois mériter votre noble confiance, connaissez enfin Zuléma, je suis chrétienne, Gonzalve, vous seul en êtes instruit, rien ne peut me faire violer un engagement aussi saint, et vous me le rendez plus précieux encore. Gardez-vous de penser pour tant que ma religion ou mon amour me fassent oublier un moment ma patrie et mon père; non, Gonzalve, jugez mieux de moi. Je vous dois tout, je vous aime, et jamais un autre que vous ne sera mon époux, mais aussi ma main n'appartiendra jamais à l'ennemi de Grenade; mais tant que durera cette fatale guerre, n'espérez pas d'obtenir de moi aucune marque de souvenir. Allez, Gonzalve, allez remplir vos devoirs comme je veux remplir les miens, jamais Zuléma ne vous fera balancer entre elle et l'honneur; il n'est qu'une grâce que j'exige, que je demande à votre amour et que vous ne pouvez me refuser sans crime.

GONZALVE.

Commandez, ordonnez.

ZULÉMA.

Vous savez combien je respecte, combien je chéris Almansor, mon frère est devenu le vôtre, évitez, évitez un combat affreux qui me ferait expirer d'horreur et nous rendrait vous et moi ennemis irréconciliables.

GONZALVE.

Nous, ennemis! ah! le croyez-vous possible?

ZULÉMA.

Adieu, mon libérateur, mon unique appui, tâchez d'employer auprès de vos Rois le crédit que vous donnent vos vertus et vos services pour voir renaître une paix dont je serai la récompense. Jusqu'à ce moment desiré, comptez sur moi, rappellez-vous quelquefois Zuléma... elle pleurera souvent loin de vous.

GONZALVE.

Madame, ah! laissez-moi presser cette main adorée qui doit m'appartenir un jour, oui, je jure de vivre et de mourir pour vous, de regarder toujours Almanzor comme le frère le plus tendre et le plus chéri!

ZULÉMA.

Je garderai mes serments et je reçois les vôtres.

GONZALVE.

Zuléma! Zuléma!

ZULÉMA, *en détachant le voile quelle a sur la tête.*

Que ce voile vous en fasse ressouvenir.

GONZALVE.

Ce voile ?... ah ! madame... quels rivaux quels ennemis pourraient m'intimider et me disputer votre conquête, orné de cette écharpe brillante ?... Oui, l'espoir a rentré dans mon âme, la paix peut se rétablir entre deux nations faites pour s'estimer. Je pars demain comme je l'ai résolu, je cours au camp d'Isabelle, je ferai tout pour la fléchir et veux que le prisonnier Maures protégés, secourus par moi, soient renvoyés vers Zuléma couverts de mes bienfaits.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente un site agreste et sauvage, on voit une cabane sur un des rochers dans l'enfoncement. Le tonnerre gronde pendant l'entr'acte.

SCENE PREMIERE.

CADILLE, *avec une guitarre.*

Quel tourment ! quel tourment ! qu'un amour concentré ! c'est pourtant lui qui me réveille si matin, et me fait courir les champs du tems qu'il fait, quand on est en guerre encore, et que les chemins ne sont pas sûrs, celui-ci surtout, dans des montagnes, entouré de sentiers détournés qui conduisent à Grenade... Le beau bruit qu'il y va faire notre prince Africain avec le costume d'armes dont la princesse lui a fait cadeau, s'il y arrive toute fois, car ces héros, ça se bat, ça se bat pour un *oui* pour un *non*... Ce qui me passe, c'est ce tapage qu'il y a eu toute la nuit dans le palais, on allait, on venait... bien m'a pris d'être vigilant, sans ça je n'aurais pas entendu le rendez-vous que ce médecin de malheur a donné hier au soir à mon amante ; et moi qui le défendais, moi qui l'ai produit dans la maison... C'est bien ici l'endroit, voilà sa demeure, j'y suis venu, je la reconnais... qui jamais aurait soupçonné mam'selle Aline susceptible ?... Mais j'ai des torts, oui, j'ai des torts à me reprocher, j'aurais dû lui déclarer plutôt ma passion : c'est dit, je vais parler, j'ai pris ma guittare à ce sujet-là. Chantons, chantons pour m'enhardir, en attendant qu'elle arrive, cette complainte que j'ai faite exprès pour elle. Ah ! les pierres, les pierres mêmes s'attendriraient aux accens d'une harmonie si mélodieuse.

(*il chante sur un air burlesque les couplets suivant en s'accompagnant.*)

Echo, plains mes malheurs,
Je brûle, je meurs
Pour une inhumaine ;
A cet objet charmant,
Je veux vainement
Peindre mon tourment !

Tout augmente ma peine
Dès que je l'apperçois,
Je perds avec l'haleine
La voix.

Quand finiront mes maux,
Sensibles oiseaux,
Daignez me le dire.
Mes efforts là-dessus,
Sont tous superflus ;
Je ne mange plus...

SCENE II.

CADILLE, LEON.

LEON, *qui s'est approché doucement, lui frappe sur l'épaule.*

Courage, courage, seigneur Cadille ! que faites-vous donc à cette heure-ci dans cette forêt ? est-ce à moi que vous contez vos doléances ?

CADILLE.

Peut-être, seigneur, peut-être ; il n'est pas tems de rire.

LÉON, *à part.*

Tâchons de m'en débarrasser.

CADILLE.

Je suis bien aise d'avoir avec vous une explication.

LEON.

Une explication ?

CADILLE.

Trés-essentielle.

LEON.

Je suis pressé, je vous en avertis.

CADILLE.

Je le sais. Pensez-vous, seigneur Mohamed, qu'un Espagnol de ma trempe soit homme à se laisser enlever sa conquête, lorsqu'il est en droit de supposer que sa flamme a quelque prépondérance ?

LÉON.

A Dieu ne plaise.

CADILLE.

Pensez-vous que je n'aie pas des yeux et des oreilles comme un autre pour m'en servir au besoin ?

LÉON.

Ce serait nier l'évidence.

CADILLE.

En ce cas, ma visite ne doit pas vous étonner, et vous savez ce qui m'amène.

LEON.

Comment ?

CADILLE.

Fi, fi, monsieur, votre conduite est excessivement malhonnête; je vous impatronise chez la princesse, et, non-content d'y semer la confusion, la zizannie, vous voulez encore me supplanter dans un cœur sur lequel...

LEON.

Dans un cœur ?

CADILLE.

Point de faux-fuyans; je vous ai vû, je vous ai entendu; vous aimez, vous courtisez mam'selle Aline.

LEON.

Moi ?

CADILLE.

Bien plus, vous l'attendez ici, ce matin, ce matin même. Heim ? suis-je instruit ? vous rougissez.

LEON, *à part.*

Peste soit du curieux ! (*Haut.*) Vous êtes donc amoureux d'elle ?

CADILLE.

On le dit.

LEON.

Et vous aime-t-elle ?

CADILLE.

Ah ! ça, c'est différent ; le fait est que je le présume, et que vous vous adressez mal, ou qu'elle cache son jeu, puisqu'elle voulait hier qu'on vous chassât d'après les propos que tenait de vous l'écuyer de Maroc.

LEON.

Lui ?

CADILLE.

Il vous traitait, c'est qu'il vous traitait ?

LEON.

Vraiment ?

CADILLE.

Si j'avais prévu le tour que vous me jouez...

LEON, *confidemment.*

Vous êtes fou. J'ai bien autre chose en tête, ma foi.

CADILLE.

Qu'est-ce que c'est donc ?

LEON.

Vous ne vous doutez de rien ; cet écuyer dont vous me parlez est le plus profond hypocrite...

CADILLE.

J'en suis convaincu. Néanmoins...

LEON.

Je l'ai pénétré, son maître et lui sont la cause de tout ce trouble dont vous m'accusez.

CADILLE.

Ah ! ah !

LEON.

Ils ne sont pas ce qu'ils paraissent être.

CADILLE, *frappant dans ses mains.*

Je l'aurais parié.

LEON.

Je communiquais mes craintes à mademoiselle Aline, et voulais qu'elle vous mit dans notre confidence, vous vîntes nous épier, je vous vis, et pour vous punir je feignis de lui donner ce rendez-vous qui vous alarme aujourd'hui.

CADILLE.

Vous ne mentez point ?

LEON.

Quel soupçon !

CADILLE.

Je vous crois. Mais qui sont donc ces deux individus ?

LEON.

Oh ! ce qu'ils sont : le prince Africain soi-disant...

CADILLE.

Il n'y a personne. Achevez.

LEON, *apperçoit Aline et lui fait signe de ne pas avancer.*

Je ne le peux pas, j'ai promis le secret à mademoiselle Aline, elle s'est réservé le plaisir de vous l'apprendre.

CADILLE, *avec humeur.*

Là, cette réflexion ! si ce n'est pas désolant !

LEON.

Retournez, retournez au palais, elle vous dira tout.

CADILLE.

(*A part.*) Il me trompe.

LEON.

Mais allez vîte, qu'elle ignore que vous m'êtes venu trouver, qu'elle ne s'apperçoive pas de votre absence ; autrement...

CADILLE.

J'y vais, et par la même occasion...

LEON.

Décampez.

CADILLE.

Je lui déclarerai mon ardeur.

LEON.

Elle ne demande pas mieux.

CADILLE.

Et voilà comment il faut se tirer d'une affaire. Sans adieu, jusqu'au revoir, je vous souhaite bien le bonjour. (*à part.*) Oui, oui, tu ne m'attraperas pas. (*il s'en va comme quelqu'un qui se cache sans être vu.*)

SCENE III.

LEON, ALINE.

LEON.

Grâce au ciel ! il est parti, et nous pouvons converser librement.

ALINE.

Ma démarche est inconsidéré sans doute, et je n'aurais pas dû me rendre à votre invitation ; mais puisque la faute est faite, dépêchez, voyons, quel est ce grand mystère que vous avez à me révéler ?

LEON.

Nous sommes seuls ?

ALINE.

Seuls.

LEON.

Mademoiselle Aline, vous êtes sensible, vous êtes généreuse ?

ALINE.

C'est selon.

LEON.

Vous ne voudriez pas laisser commettre un crime s'il était en votre pouvoir de l'empêcher.

ALINE.

Un crime !

LEON.

Gonzalve est perdu sans retour si vous l'abandonnez, s'il s'éloigne ce matin du palais.

ALINE.

Gonzalve !

LEON.

C'est lui, c'est ce héros qui vous a délivrées, vous et la princesse.

ALINE.

Est-il possible ? d'où savez-vous ?...

LEON.

Je le connais, que cela vous suffise. L'un de ces étrangers, arrivés avec le prince Hassem, est son rival, son ennemi, son ennemi mortel, les autres sont les détestables agens de sa haine et de sa vengeance ; ils doivent le livrer à Boabdil, et le traître, le scélérat qui conduisit ce complot, est ce même écuyer qui lui paraît si sincèrement attaché.

ALINE.

Son écuyer ?

LEON.

Je l'ai séduit, il s'est ouvert à moi.

ALINE.

Il vous soupçonne, et c'est vous, vous qui le dénoncez.

LEON.

L'amitié, le respect, la reconnaissance tout m'en fait un devoir. Il n'est plus tems de vous le taire, je suis Espagnol.

ALINE.

Vous ! quel était donc votre but ?

LEON.

De servir, de sauver Gonzalve en me vendant à son persécuteur ; instruit de sa fuite par Boabdil, à qui le Roi de Fez l'avait mandée, il m'a tout dit, m'a chargé de le découvrir, ainsi que la princesse ; j'ai fait ce qu'il ordonnait, j'agis à présent d'après mon cœur.

ALINE.

Et que puis-je, moi ?...

LEON.

Courrir, voler au palais, confier à Gonzalve ce que je vous apprends et lui rendre, à votre tour, la liberté, la vie qu'il vous a conservées.

ALINE.

Mais vous-même, que n'y allez-vous ; comment ne l'avez-vous pas prévenu ?...

LEON.

Le pouvais-je sous les yeux de ceux dont j'ai l'air de favoriser les exécrables projets ; cet écuyer, d'ailleurs, ce lâche qui ne le quitte pas, me l'a-t-il permis ?

ALINE.

Vous voulez que je hasarde ?...

LEON.

Oui, je le veux, je l'exige, et si Gonzalve vous résiste, s'il ne cède pas à vos prières, que la princesse, que Zuléma se joigne à vous. Sachez tout, sachez qu'un autre péril le menace ; informez-là du défi qu'Almanzor, son frère, à la sollicitation d'Alamar, lui a fait porter dans le camp d'Isabelle ; dites-lui qu'on le cherche pour qu'il y satisfasse, que ce combat serait affreux d'après ce qu'il a fait pour elle et sauver de cette double et malheureuse épreuve, un guerrier, l'honneur et l'exemple du monde, je vous en supplie, je vous en conjure à genoux !

SCENE IV.

LES PRECEDENS, CADILLE.

CADILLE, *qui s'est avancé doucement.*

Ah ! je vous y prends, monsieur, ce sont là de vos gentillesses, et vous m'en donniez à garder.

LÉON, *à part.*

Maudit soit l'importun !

ALINE.

Que voulez-vous ? qui vous amène ici ?

CADILLE.

Vous ne me croyez pas là, n'est-ce pas ? je suis dans une colère ! mais dans une colère !...

ALINE.

Et pourquoi, je vous prie ?

CADILLE.

Pourquoi ! je vous le dirai, mam'selle, je vous la dirai.

ALINE.

Il déraisonne, seigneur, allons-nous-en.

CADILLE, *l'arrêtant.*

Non pas, s'il vous plait, qu'il parte lui, j'y consens, je l'y exhorte même pour sa sûreté, mais vous ? vous...

ALINE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

CADILLE.

Ça signifie que je me suis trop comprimé, que je n'y tiens plus, et qu'il faut que vous m'écoutiez.

LÉON.

Nos mesures sont rompues, mais dussé-je y périr, seul je préserverai la victime du piège horrible qu'on lui tend (*il sort.*)

CADILLE.

J'étais sûr que je lui aurais fait peur.

ALINE, *elle va pour s'en aller.*

Je vous suis.

SCENE V.

CADILLE, ALINE.

CADILLE, *l'arrêtant.*

Non, non, mam'selle, vous resterez.

ALINE.

Quel est ce langage ?

CADILLE.

Celui de la consternation, celui du désespoir. C'est moi, moi qui l'a suis la victime qu'on sacrifie, vous voudriez vous esquiver pour l'aller rejoindre, mais ce serait trop de satisfaction dans un jour. Il est l'heure que je prouve qui je suis, l'heure que je me prononce, et je vais me prononcer.

ALINE

Etes-vous en démence ? devenez-vous tout a fait imbécille ?

CADILLE.

Oui, je le fus, oui, je le suis, oui, je le serai tant que les feux dévorans que vos appas allumèrent tout-à-coup dans non sein...

ALINE.

Serait-ce une déclaration ?

CADILLE.

Dans toutes les formes, j'en atteste la nature entière, cet astre brillant qui nous luit, ces bois, ces rochers qui nous entendent et qui tous ont été témoins de ma langueur et de mes soupirs inarticulés.

ALINE.

Beau moment pour m'étourdir de ses amours ! et nous interrompre encore, nous poursuivre jusqu'ici ?

CADILLE.

Dans la jalousie dont je suis animé, j'aurais été jusqu'aux enfers même, pour vous dérober à mon rival, et lui disputer vos attraits. Aucun obstacle, aucun péril ne m'eut arrêté, j'aurais tout affronté, j'affronte et j'affronterai tout... (*Musique guerrière.*) Mais quel bruit donc, mam'selle ? qu'est-ce que j'entends ? on vient a nous ce me semble.

ALINE.

Le vaillant héros qui tremble déjà !

CADILLE.

Non, mais c'est qu'avec une femme... Ah ! mon dieu, mon dieu, mam'selle ! v'là nos guerriers, les voyez-vous qui dessendent la montagne, mais quel détour ils ont donc pris ? ils sont cuirrassés de pied en cap, on ne sait pas ce qui peut arriver, croyez moi retirons-nous, retirous-nous.

ALINE.

Ah ! c'en est fait, et Gonzalve...

CADILLE.

Ils le cherchent, et s'ils ont le bonheur de le rencontrer, le coup d'œil sera superbe, mais je ne peux pas voir une bataille, j'ai trop de sensibilité pour çà, vous aussi, mam'selle, vous avez les nerfs d'une délicatesse...

ALINE.

Poltron !

CADILLE.

La prudence n'a jamais deshonnoré personne. Venez-vous-en, venez-vous-en tout de suite.

ALINE.

Oui, je cours avertir...

CADILLE.

Des témoins, précisément, c'est ce que j'allais dire, allons, allons, mams'elle, donnez-moi le bras et qu'une bonne œuvre soit le gage de notre réconciliation. (*il sort avec Aline.*)

SCENE VI.

GONZALVE, LARA, ALAMAR, quatre Chevaliers Maures de sa suite.

ALAMAR, *la visière baissée.*

Etranger, nous marchons inutilement autour du palais, tu nous as promis de nous faire trouver Gonzalve, de nous mettre aux mains avec lui, ta promesse serait-elle vaine ?

GONZALVE.

Non, repose-t-en sur ma parole.

ALAMAR.

Nous comptons peu sur celle des chrétiens, et ton armure nous fait présumer que tu l'es.

GONZALVE.

Les chrétiens ne me ressemblent pas tous.

ALAMAR, *avec ironie.*

Il est vrai que tous comme toi ne fixent pas les vœux d'une

Princesse Maure, et n'ont pas la folle présomption de vouloir nous ravir nos épouses.

GONZALVE.

J'obéis au penchant qui me guide, et ne reçois les conseils de personne.

ALAMAR.

Tu seras peut-être forcé de t'y soumettre.

GONZALVE.

Je ne le crois pas.

ALAMAR, *fièrement.*

C'est pourtant le seul parti qui te reste.

GONZALVE.

Tu t'abuses tant que j'aurai mon épée.

ALAMAR

On voit que tu es le partisan, l'ami de Gonzalve, tu as tout l'orgeuil de sa nation.

GONZALVE.

N'insulte ni l'un ni l'autre.

ALAMAR

Explique-toi donc, car tant de lenteur me fatigue. Sais-tu la route du Castillan ? faut-il marcher toujours ensemble ? faut-il nous séparer ici ?

GONZALVE, *furieux.*

Non, rival audacieux, il faut te préparer au combat, j'ai promis de te livrer Gonzalve, il a soif de ton sang et c'est moi.

ALAMAR.

Tremble traitre, l'instant de la vengeance est venu. Reconnais, reconnais Alamar. (*Il baisse sa visière.*)

GONZALVE.

Tremble toi même et défends tes jours.

ALAMAR.

Me mesurer avec toi ? t'en es-tu flatté ? non, tu trompas Hassem et sa fille, tu t'avilis jusqu'au point de cacher ton nom, tu ne mérites que mon mépris, et c'est en homme dégradé que je veux te punir. Guerriers, saisissez, saisissez ce vil mortel.

GONZALVE

Monstre !

(*Les Guerriers s'avancent pour saisir Gonzalve.*)

LARA, *se met devant eux.*

Vous êtes morts si vous faites un pas.

ALAMAR.

Perfide ! oses-tu bien ?...

LARA, *baissant sa visière.*

Rassure-toi, rassure-toi, Gonsalve, je suis Lara, ton ami.

GONZALVE.

Dieu !

LARA, *à Alamar.*

Je t'ai trompé, barbare, et ne suis point ce que tu pensais, mais si je feignis d'entrer, de te servir dans tes machinations secrètes, c'était pour mieux les renverser ; comme toi j'étais informé du retour de Gonzalve, comme toi je voulais découvrir ses traces ; mais si tu formas le coupable dessein de le livrer à Boabdil, le mien fut de le rendre à la gloire, à la patrie qui réclame son bras. Nous sommes en présence, et le nombre n'est pas égal, n'importe, le sort des armes va décider qui doit triompher aujourd'hui du courage ou de la trahisson, du crime ou de la vertu. Nous t'attendons, avance.

GONZALVE.

O vertueux ami ?

LARA.

J'ai fait ce que tu aurais fait à ma place.

ALAMAR.

Traites, qui me bravez, vous subirez tous deux le même tritement. A moi, soldats !

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LEON, PEDRO, *ils entrent de deux côtés opposés suivis chacun de mqures et d'esclaves armés.*

LÉON.

Seigneur...

PÉDRO.

Me voilà ?

ALAMAR.

Emparez-vous de ces deux scélérats.

LARA.

N'as-tu de valeur que pour commander un attentat ?

LEON, *bas à Alamar.*

Cet exclave vous trahit.

ALAMAR, *bas.*

Que dis-tu ?

PEDRO, *bas à Gonzalve.*

Blamez-vous encore mes soupçons ?

GONZALVE, *bas.*

Les lâches !

LEON, *bas à Alamar.*

On enlève la Princesse si vous ne me suivez.

ALAMAR, *bas.*

J'y cours.

LARA.

Qui te retient, Alamar, toi, qui jusqu'à présent méconnus les droits les plus sacrés ?

ALAMAR.

Rendez grâce l'un et l'autre à votre complice, mais la mort vous attend, et votre châtiment à tous trois, pour être différé n'en sera que plus terrible. (*il sort avec les chevaliers, Alhamed et sa suite.*)

SCENE VIII.

GONZALVE, LARA, PEDRO, Suite de Maures.

PEDRO.

Restez, restez ici, seigneur, je crains encore...

GONZALVE.

Quels sont ces hommes ? qui t'a procuré leurs secours ?

PEDRO.

Votre danger, la providence, et mon attachement pour vous. J'ai dépeint à ces braves Maures la conduite et les forfaits d'Alamar envers la Princesse, je leur ai dit à quel prix vous l'aviez arrachée de ses mains, et leur respect pour ses vertus, les liens indissolubles qui les attachent à leurs maîtres, le tableau de l'horrible trahison qui se tramait contre vous, tout les a décidés a me suivre, a se ranger à mes côtés pour vous défendre, ils n'ont entendu que la voix de l'honneur, celle de l'hospitalité, qui, plus sainte que le cri de guerre, veut qu'on soulage et qu'on protège un ennemi sans armes que le hasard où la fatalité livrent à notre discrétion.

LARA.

Qui que tu sois je t'admire.

PEDRO.

Seigneur, ce n'est pas le sentiment que j'ambitionne. O mon maître, j'ai vieillis au service de votre père, mes forces s'éteignirent dans l'esclavage, il ne m'est resté qu'un cœur pour vous aimer, pour vous secourir, soyez, soyez heureux, que j'emporte vos regrets au tombeau, ma carrière et mes vœux seront remplis ?

GONZALVE.

Pédro, mon cher Pédro, combien tu me fais chérir la vie !

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, CADILLE, *en habit de chevalier, armé de pied en cop*

CADILLE.

Place, place à moi.

PEDRO.

Quel est ce personnage ?

CADILLE.

Un guerrier tout neuf et qu'on vient d'affubler comme vous voyez, dont bien le fâche.

PEDRO.

C'est le seigneur Cadille !

CADILLE.

Il est leste l'habit pour un intendant, mais quand les femmes ont un caprice...

GONZALVE.

Ah ! parlez, que fait, que devient la Princesse ?

CADILLE.

Elle va venir, seigneur, je la devance, et c'est moi qui l'annonce. Suffit qu'on ne m'a pas habillé si lourdement pour rien, et que me voilà transformé malgré moi en chevalier du beau sexe.

PEDRO.

Avez-vous un cartel pour vous êtes armé de la sorte !

CADILLE.

Point du tout, il est convenu que je ne me battrai pas, c'est seulement pour faire peur.

LARA, *bas à Gonzalve.*

Renvoie ces gens.

GONZALVE.

Laissez-nous.

PEDRO.

Seigneur, vous pouvez être tranquille, mon escorte et moi nous veillerons sur vous jusqu'à votre arrivée dans le camp.

CADILLE.

Et moi, je vais prévenir la Princesse, puis je vous rejoins de peur d'accident. (*Pédro sort avec Cadille et sa suite.*)

SCENE X.

GONZALVE, LARA.

LARA.

Ami, ta passion pour Zuléma te fait-elle négliger ta gloire ?

GONZALVE.

Peux-tu le penser ?

LARA.

Conserves-tu pour ta patrie, ce zèle et ce dévouement qui tant de fois t'ont illustré ?

GONZALVE.

Notre amitié te le garantit.

LARA.

Sais-tu pourquoi je te cherchais ? pressens-tu le message dont je suis chargé ?

GONZALVE.

Non.

LARA.

Je vais te le dire. Un ennemi redoutable n'a pas craint de t'adresser le défi du combat, Ferdinand, Isabelle de Castille ont cru devoir pour toi l'accepter en ton absence, je t'apporte, en leur nom, l'épée du Cid qui vengea son pays et son père, conquit Chimène et Valence, comme un témoignage de leur estime et de la haute opinion qu'ils ont de ton courage.

GONZALVE.

L'épée du Cid ?

LARA, *il la tire du fourreau.*

La voilà.

GONZALVE.

Donne, donne, que je la touche cette arme révérée ; si ce présent est précieux, il ne dégénérera point en mes mains. Quel est mon adversaire ?

LARA.

Tu vas frémir. Prépares ton cœur au coup terrible que je vais lui porter.

GONZALVE.

Tu m'effrayes.

LARA.

Almanzor est celui qu'il te faut combattre.

GONZALVE.

Almanzor ? dieu puissant ! Almanzor !

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, ZULEMA, ALINE, *dans le fond.* CADILLE *traverse le théâtre.*

LARA.

Oui, lui, le fils d'Hassem, le frère de Zuléma !

GONZALVE.

C'est la foudre, la foudre qui m'écrase.

LARA.

Que feras-tu ? résous-toi.

GONZALVE.

Ciel ! Zuléma qui sauva mes jours, ceux de son frère qui sont sacrés pour moi...

LARA.

L'honneur !

GONZALVE.

Et je plongerais ce fer ?...

LARA.

L'honneur, le sévère honneur ! l'oublierais-tu donc cette idole des grandes âmes ? l'honneur qui compte pour rien les peines des cœurs sensibles et doit imposer silence au héros ? peux-tu refuser un défi ? peux-tu tromper le vœu de tes Rois, l'attente de toute l'armée et sacrifier à l'amour ton devoir, ta patrie et ta gloire ?

GONZALVE.

J'ai promis, j'ai juré de respecter toujours Almanzor et Zuléma, Zuléma reçut mes serments. Si je suis vainqueur, si je verse le sang de son frère, c'en est fait, notre hymen est à jamais rompu, elle, son père deviennent mes ennemis, mes ennemis irréconciliables... Ah ! Lara, ah ! mon ami, conçois-tu mon désespoir, conçois-tu ?... mais non, tu ne peux comprendre le malheur, l'horrible malheur de n'être plus aimé de Zuléma. Je peux supporter son absence, je peux souffrir toutes les peines, tous les tourments de la jalousie, je peux traîner ma triste existence en attendant un siècle entier le bonheur de la voir un moment ; mais manquer à la foi promise, mais faire couler ses larmes ; mais attirer sur moi sa haine, grand dieu ! la haine de Zuléma !... Non, non j'aime mieux mourir, j'aime mieux perdre ma vaine gloire, j'aime

mieux que tu m'immoles toi-même avant d'avoir commis ce crime affreux.

LARA

Ainsi l'Etat n'est donc rien pour toi ?

GONZALVE

Vois mes pleurs et ménage un ami.

LARA.

Je te plains. Eh bien, si c'est ta dernière résolution, permets que je me présente à ta place.

GONZALVE.

Ah ! cette offre humilie mon courage et fait frémir l'amitié. Le péril est grand avec Almanzor et j'y exposerais la vie du mortel que je chéris le plus ? Ah ! je frissonne à cette seule idée ! ne me presse pas, ne me presse pas d'avantage, je me reproche d'en avoir trop dit... On le veut, il le faut, oui je le remplirai ce cruel devoir, et je déploierai toute ma force, toute mon adresse pour préserver mes propres jours sans attaquer ceux de mon ennemi. Partons.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, ZULEMA, ALINE.

ZULÉMA, *fait signe a Aline de se retirer.* (*A Gonzalve.*) Et c'est ainsi que tu tiens tes sermens ?

GONZALVE.

Que vois-je ? Ah ! madame, n'accablez pas un infortuné contre qui tous les maux, tous les tourmens semblent s'être réunis. Ce n'est pas moi qui le provoque cet horrible combat, c'est Almanzor, Almanzor qui me défie, mes Rois ont reçu son cartel, mes Rois et toute l'armée ont remis leur cause dans mes mains. Puis-je me refuser à leurs vœux? dois-je déclarer nos liens secrets ou laisser soupçonner mon courage ? non, vous ne le voudriez pas, vous-même m'empêcheriez de m'avilir aux yeux de ma patrie et de mériter son mépris.

ZULÉMA.

Et l'honneur, cet honneur sacré des âmes pures et non celui des guerriers, cet honneur qui te défend d'immoler le frère de ton amante, de manquer aux plus saintes promesses, et de faire mourir un vieillard dans les larmes du désespoir ; le méconnais-tu donc ? n'a-t-il aucun pouvoir sur toi ?

GONZALVE.

Ciel ! vous voulez ?...

ZULEMA.

J'allais tout dire à mon père, j'aurais touché son cœur, aver-

tie par Aline qu'Alamar osait encore me menacer, nous serions sortis du palais, un vaisseau nous eût conduits en Sicile, là, tu nous aurais rejoins, là, je t'aurais donné ma foi à la face des autels, là, nos jours se seraient écoulés entre l'amour, la bienfaisance et la piété filiale...

GONZALVE.

Se peut-il ?

ZULÉMA.

Et c'est à l'instant où je m'enivre des charmes de cette espérance qu'on vient m'annoncer que tu dois égorger mon frère où recevoir la mort de lui...

GONZALV .

Ah ! Zuléma ! Zuléma !

ZULEMA.

Adieu, Gonzalve, adieu, mon libérateur, puisque je peux te donner encore ce doux nom, te parler, te regarder, presser, sans crime, cette main chérie que j'espérais unir à la mienne, cette main qui dans une heure... Adieu, adieu pour jamais...

GONZALVE.

Quelle pâleur ! ah ! ses forces l'abandonnent.

LARA, *sévèrement.*

Patrie, devoir, honneur !

GONZANVE.

Je les déteste, je les abhorre, s'il faut y satisfaire aux dépends de sa vie... Mais je m'égare, ma raison s'altère, le tems fuit, l'heure fatale approche... Ah ! malheureux, que fais-tu ? rougis, rougis de l'abaissement où tu te plonges... cette épée formidable remise entre mes mains. . . L'aspect, l'aspect de Lara... oui, oui, je te vois, je t'entends, il est là, tu me reproches de me déshonnorer aux yeux de l'univers... Jamais ! jamais !... Arrachons-nous... je te suis... Et vous, vous, ah ! par pitié, prenez soin de ses jours !...

(*Lara sort. Pantomime de Gonzalve près de Zuléma qui est évanouie dans la coulisse, il part égaré et prend une autre route que Lara.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente une longue vallée ornée de sapins et de cyprès, la perspective en est très-éloignée. On voit dans le fond le fleuve du Daro qui serpente et passe aux pieds des murs de Grenade qui paraît dans le fond sur la droite. Au lever de la toile, on voit beaucoup de Maures des deux sexes.

SCENE PREMIERE.

CADILLE, ALINE.

CADILLE, *aux Maures, un mouchoir à la main et s'essuyant les yeux.*

Mais voyez donc quel empressement ! c'est indigne une curiosité pareille ; à peine on répand le bruit de la fin tragique du brave prince Almanzor, qu'ils accourent tous à la file pour assister à ses funérailles !... Au lieu de s'affliger, de se lamenter comme nous.

ALINE.

Vous paraissez bien triste en effet.

CADILLE.

Qui ne le serait pas, mam'selle ? une reconnaissance incalculable, la fuite et l'évanouissement de la princesse qui nous a mis dans des transes... et depuis, un combat, un meurtre... si du moins son auteur était pris, on pourrait s'en venger sur lui, et ce serait une consolation.

ALINE, *à part.*

Le sot !

CADILLE, *aux Maures.*

Allez, allez-vous-en, de grace, tâchez de le découvrir, gagnez la récompense promise, et laissez-nous gémir à notre aise. (*Les Maures se retirent.*) Ça, mam'selle Aline, croyez-vous que demain il faille encore pleurer comme aujourd'hui ?

ALINE, *haussant les épaules.*

Cette question ?

CADILLE.

Elle vous étonne ; mais aussi, je suis si consterné, si chagrin !

ALINE.

Ce monument, qu'on apperçoit là-bas, c'est donc le tombeau de nos Rois ?

CADILLE, *gaiement.*

Oui, mam'selle, un mausollée superbe, et dans la vallée des larmes qui pis est... Quelle situation ! quelle vue ! la ville de Grenade en perspective, au-dessous le fleuve du Daro qui l'arrose en serpentant... Sans la trêve pourtant on ne pourrait pas le déposer là, ce généreux prince... quel dommage s'il est vrai qu'il ait été tué ! et par qui encore ?... Non, vous avez beau dire, je ne le pardonnerai jamais au seigneur Gonsalve ; devait-il après toutes les attentions, tous les égards qu'on a eu pour lui dans le palais ?

ALINE, *avec impatience.*

On n'a là-dessus aucune certitude, vous le savez.

CADILLE.

Aucune ? Ne vous a-t-on pas dit que le vaillant Almanzor, impatient de le combattre, et ne le voyant point arriver était parti brusquement avec Alamar pour aller à sa rencontre.

ALINE.

Eh bien ?

CADILLE.

Eh bien, l'armure de ce guerrier qu'on a trouvé percé de coup, étendu dans le bois, ne fait-elle pas présumer ?....

ALINE.

Rien, puisque celle du prince et de son compagnon d'armes se ressemblaient.

CADILLE.

D'accord ; mais la princesse, sa sœur, n'a-t-elle pas voulu qu'il lui jurât de suivre la route que lui désignerait Mohamed ?

ALINE.

Précaution peut-être pour éviter des dangers.

CADILLE.

Ah ! oui-dà, par amour, elle aurait compromis la gloire et la réputation de son frère ? Non, mam'selle, non, vous errez et le chemin fut bien indiqué.

ALINE.

Vous avez réponse à tout, tant d'obstination...

CADILLE.

Au surplus, l'avenir nous appprendra la vérité. Ah ! mam'selle, mam'selle ! le voici, c'est lui !

ALINE.

Qui ?

CADILLE.

Le seigneur Gonsalve.

ALINE.

Ciel !

CADILLE.

Mais comme il est pâle, ses yeux sont égarés.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, GONZALVE, *dans le plus grand égarement.*

GONZALVE, *sans les voir.*

C'en est donc fait ! je l'ai rempli, je l'ai rempli ce devoir horrible, exécrable, et le sacrifice est consommé... Frappe, ô mon dieu, frappe à présent ta victime, et délivre-moi d'une existence que je ne peux plus supporter.

CADILLE, *bas à Aline en l'arrêtant.*

Ne l'approchez pas, mam'selle, ne l'approchez pas.

ALINE, *à Gonzalve.*

Seigneur...

GONZALVE.

Qui m'appelle ? on ma parlé ? ah ! qui que vous soyez !... Que vois-je ? ô terre, entr'ouve-toi.

ALINE.

Quel crime avez-vous donc commis ? d'où naissent les remords ?

GONZALVE.

Mon crime, mes remords ? et vous me le demandez ! ils sont affreux.

CADILLE, *bas à Aline pour la faire en aller.*

Mam'selle, je vous en prie....

GONZALVE.

Il est mort, il est mort, ce héros qui dût m'être sacré, je l'ai vu baigné dans son sang, se traîner sur la poussière... Ma main fut l'aveugle instrument du forfait ; mais le ciel sait si mon cœur est coupable ; j'aurais donné mes jours... Et toi, toi que je n'ose plus nommer ; toi, qui dois me détester autant que je t'adore, qui t'arrête ? qui te retient ? Gonzalve, le malheureux Gonzalve respire encore et tu n'es pas vengée, et les mânes de ton frère ne sont point appaisés !

ALINE.

Qu'entends-je ? Almanzor ?...

GONZALVE, *avec force.*

Je suis son assassin.

ALINE.

Vous !

GONZALVE.

Il était seul, me menacer, s'avancer, fondre sur moi, n'ont

été pour lui qu'un moment ; trompé par son armure, et ne pouvant reconnaître ses traits, j'ai cru devoir me défendre ; il m'a long-tems résisté ; mais favorisé par le hasard, ou plutôt maîtrisé par l'ascendant impérieux du destin qui me poursuit, le sort a secondé ma férosité ; je pensais vaincre un ennemi, c'était un frère que j'immolais, trois fois je l'ai renversé, trois fois mon glaive s'est rompu ; je voulais m'en servir encore, il est resté dans sa blessure, et le nom d'Almanzor a suspendu ma rage. Je m'éloigne, je reviens, l'image de mon crime me saisit, m'épouvante, elle suspend mes pas, et, maudissant la vie, plus à plaindre mille fois que celui que je viens d'accabler, je fuis, je fuis les lieux témoins de mon abominable triomphe, emportant dans mon cœur le poison qui me dévore, et n'implorant, pour toute faveur, que cette mort que j'ai donnée, et qui pour moi sera le plus grand des bienfaits.

ALINE.

Eloignez-vous, éloignez-vous.

CADILLE.

Oui, seigneur, l'intérêt que vous inspirez...

GONZALVE.

Non, non, je n'ignore pas les périls que je cours, je n'ignore pas le supplice qui m'attend ; mais je le mérite, il m'est cher et je viens le réclamer.

ALINE.

Songez que votre tête est mise à prix...

GONZALVE.

Je serai, je veux être moi-même mon délateur.

ALINE.

Et la princesse, et Zuléma, Zuléma...

GONZALVE.

Vous prononcez mon arrêt ; ingrat envers elle, amant parjure et sans foi, j'ai tout oublié, tout enfreint ; voyez mes mains, mes vêtemens, ils sont couverts du sang de son frère, je l'efface en vain, et la trace se renouvelle.

ALINE.

Votre gloire !

GONZALVE.

Il n'en est plus pour moi !

ALINE.

La patrie, seigneur, la patrie !

GONZALVE.

Elle a creusé la tombe, je ne lui dois plus rien.

ALINE.

On approche ! ah ! seigneur, au nom de vos Rois, au nom de celle que vous avez si tendrement aimée...

CADILLE.

Il est trop tard, il est trop tard.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LEON, Gardes.

LÉON.

Gardes, saisissez, saisissez Gonzalve, et craignez qu'il n'attente à ses jours, vous en répondrez sur les vôtres.

ALINE, *à part.*

Quelle perfidie !

LÉON.

Ce sont les ordres d'Hassem, ceux d'Alamar, votre chef, et vouz savez qu'il m'a chargé de vous commander en son absence.

ALINE.

Seigneur Mohamed...

LÉON.

Si les apparences m'accusent, l'avenir pourra me justifier.

GONZALVE, *fermement.*

Tu n'en as pas besoin, tu m'avais promis de me servir, et je vois que tu es fidèle à ta parole.

LÉON.

Retirez-vous l'un et l'autre.

ALINE.

Quoi ?

LÉON.

Retirez-vous, je vous le répéte, et ne me forcez pas de recourir à la violence.

SCENE IV.

GONZALVE, MOHAMED, Gardes.

LÉON, *bas à Gonzalve.*

Vous savez ce que je vous ai dit, seigneur, et ma conduite ne doit pas vous surprendre.

GONZALVE.

Comment ?

LÉON.

Les momens sont précieux.

GONZALVE.

Ne suis-je pas ton prisonnier ?

LEON.

Vous êtes libre, et je ne vous arrête que pour vous sauver.

GONZALVE.

Mohamed !

LEON.

Le hasard, la fatalité auraient-ils déjoué mes desseins? êtes-vous véritablement, croyez-vous être l'assassin d'Almanzor?

GONZALVE.

Je le suis.

LEON.

Qui vous l'a prouvé?

GONZALVE.

Sa mort?

LEON.

Quel est votre but?

GONZALVE.

De subir la peine qui m'est réservée.

LEON.

Cette peine est infamante, terrible; on veut vous immoler sur sa tombe.

GONZALVE.

Je suis prêt.

LEON.

Et ce sont là les sentimens qui vous animent! et vous consentiriez à ternir la fin d'une vie que tant de hauts-faits ont illustrée! vous péririez aux milieu des bourreaux, quand le champ d'honneur s'ouvre pour vous. Revenez à vous, seigneur, revenez à vous; non, non, vous n'êtes point coupable, c'est l'intention qui fait le mal, et non l'évènement qui nous met dans la nécessité de le commettre; telle fut votre position, voici maintenant quelle doit-être votre conduite: les Espagnols entourent Grenade, ils l'assiègent; de vous dépend la réussite de leur entreprise, montrez-vous, paraissez dans leur camp, le premier présentez-vous à leur tête, ordonnez l'attaque, poursuivez-là sagement, avec ce noble courage qui vous caractérise, qu'aucun danger ne vous arrête, que la victoire s'attache à vos pas, et si vous mourrez, que ce soit du moins comme vous avez vécu; un instant d'erreur vous égara, que votre mort en efface le souvenir.

GONZALVE.

Ami, tu me rends mon énergie et je recouvre ma force. Ah! quiconque, ainsi que toi, circonvient le cœur et le ramène au sentier de la vertu ne peut-être qu'un honnête homme. Je me fie à toi, je m'abandonne à tes conseils; que veux-tu? qu'ordonnes-tu?

LÉON.

Toutes mes précautions n'aboutirent qu'à vous perdre, je veux, je dois rectifier mes erreurs et corriger la fortune.

GONZALVE.

Qui es-tu?

LEON.

Silence, vous le saurez un jour, le chef de ces soldats m'est dévoué... pas une expression, pas un geste qui marquent notre intelligence ; suivez-les seulement et vous arriverez au camp des chrétiens. Rappelez-vous que j'ai eu l'art de vous séparer du vil esclave qui ne vous flattait que pour vous livrer à Boabdil.

GONZALVE.

Pédro !

LEON.

Lui. Partez, et, sans rien témoigner, obéissez en criminel que l'on destine au supplice. (*haut.*) Gardes, qu'on emmène ce prisonnier; vous êtes instruits, vous m'avez prouvé votre foi, et je m'en repose sur vous. Conduisez-le dans les lieux que je vous ai désignés. (*Gonzalve sort avec les gardes.*)

SCENE V.

LEON.

Ah ! mes vœux enfin sont exaucés, et je ne redoute rien pour lui. Mais que de honte, que d'affronts à supporter quelquefois pour ne pas déroger à la reconnaissance, à la probité ! Eh ! qu'importe, ce qu'on pense de nous ! il est là, là, notre juge, celui qui nous crie : « Ne rougis jamais en t'interrogeant toi-même, et sois certain que la providence veillera sur toi. » Il ne ment pas, non, déjà je l'éprouve, l'aspect du bonheur me luit, et je sens que je suis réellement heureux. On vient, étouffons, étouffons ma joie.

SCENE VI.

LEON, PEDRO.

PEDRO.

Ah ! scélérat, je te rencontre donc seul, nous sommes en présence et tes complots vont être punis.

LEON.

Dis les tiens.

PEDRO.

Il ne s'agit plus de m'accuser, il s'agit de m'arracher la vie, où de voir terminer la tienne. Tu as trompé mon maître, tu l'as fait tomber dans un piège funeste.

LEON

Ton maître !

PEDRO.

Il l'est, il le sera toujours, je ne tremble plus pour lui, il

n'est plus entre les mains de tes satellies, nous les avons défaits, nous les avons battus.

LEON.

Se peut-il ! Gonzalve ?...

PEDRO.

Ne sera pas l'esclave d'Alamar.

LEON.

Il ne sera pas non plus celui de Boabdil.

(*A l'instant qu'ils se mettent en posture pour se battre arrive Cadille.*

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, CADILLE.

CADIDLE.

Eh bien, eh bien, que faites-vous ? qu'allez-vous faire, inhumains, dénaturés que vous êtes ? la guerre me poursuivra donc par tout !

PEDRO.

Retirez-vous.

LEON.

Que je le punisse...

CADILLE.

Non, non, je ne le souffrirai point. Est-ce ici votre place. Rejoignez, rejoignez nos guerriers qui sont aux prises.

LEON.

Nos guerriers ?

CADILLE.

La trève est rompue, un transfuge de Boabdil à tout découvert et les Espagnols alarmés de l'absence de leur grand Capitaine, surpris de voir les portes de Grenade refermés précipitamment, viennent de livrer l'assaut.

C'est un tapage, un carnage. (*Ici on entend un grand bruit.*) O Saint Jaques, mon patron, v'là la ville en feu.

PEDRO.

J'y vole.

LEON.

Je ne te quitte pas. (*Ils vont pour sortir.*)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, HASSEM, ZULEMA, Gardes.

HASSEM.

Arrêtez, arrêtez, misérables, il n'est pas tems de fuir; l'un de vous deux a délivré Gonzalve, je l'ai vu des remparts, au milieu des bataillons que son aspect seul rend invincibles, massacrer impunément nos frères et nos héros, s'il faut que nous succombions sous ses armes, j'ai voulu du moins que la mort du coupable, qui lui rendit la liberté, servit d'hécatombe à mon fils, et vengea l'Etat renversé, et sortant par les souterrains ignorés qui conduisent en cette enceinte, je viens m'emparer de vous et vous interroger l'un l'autre.

ZULEMA.

O mon père, mon père!

HASSEM.

Calme, calme tes regrets, ils ne font qu'agraver les miens.

ZULEMA.

Alamar, le cruel Alamar vous a-t-il donc communiqué sa haine?

HASSEM.

J'ai perdu mon fils!

ZULEMA.

Vous auriez immolé Gonzalve, Gonzalve qui sauva mes jours?

HASSEM.

Il n'a pas épargné ton frère.

ZULEMA.

Et s'il n'était pas son meurtrier.

HASSEM.

C'est lui. (*à Pédro et Léon.*) Qui de vous le rendit aux Espagnols!

LEON, PEDRO.

Moi.

HASSEM.

Quoi, tous deux?...

PEDRO.

Il vous trompe, seigneur.

LEON.

Seigneur, il vous en impose.

PEDRO.

Le libérateur de Gonzalve doit mourir, je le suis, n'en cherchez point d'autre.

LEON.

Seigneur, n'honnorez pas un traître d'un trépas qui m'appartient.

PEDRO.

Que t'ai-je fait pour m'avilir ? respecte mon âge et ne me prive pas de la récompense qu'ont mérité mes services.

HASSEM.

Lequel croire ?

ZULEMA

Votre cœur seul, que ce combat vous désarme, mon père, celui qui l'excita ne peut-être que le modèle des vertus et du courage.

HASSEM.

J'ai perdu mon fils !

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, GONZALVE.

GONZALVE.

Vois à tes pieds son assassin, venge toi, venge Almanzor et ta fille. Je suis sans armes, ma valeur est épuisé, Grenade est vaincu, contemple et frappe, voilà mon cœur, ma carrière est remplie, je meurs heureux, j'ai vécu.

HASSEM.

Est-il possible ? Gonzalve !... ô mon fils ! ô ma patrie ! retire-toi, retire-toi.

ZULEMA.

Vous pleurez.

HASSEM, *a Gonzalve.*

Tu n'ignores pas ton crime envers moi, tu n'ignores pas le sort qui t'es réservé, je dois te haïr et n'en respecte pas moins tes vertus et les lauriers affreux dont tu viens de te couvrir. Comme guerrier tu fit ton devoir, comme père je dois me souvenir que tu sauvas ma fille, et comme juge je dois remplir les miens. (*Il tire son épée la donne à Gonzalve, puis arrache celle d'un de ses gardes.*) Prends ce fer et défends tes jours.

GONZALVE, *jette la sienne et se précipite a ses pieds.*

Frappe.

SCENE X ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, LARA, ALINE.

LARA.

Arrête, arrête, épargne Gonzalve.

HASSEM

Qui es-tu ?

LARA.

L'appui, le défenseur de l'innocence. Hassem, ton fils est vivant.

HASSEM.

Mon fils !

ZULEMA.

Dieu !

GONZALVE.

Almanzor.

LEON, *a part.*

Le ciel a béni mes projets.

LARA, *a Hassem.*.

Alamar seul à péri. (*montrant Leon.*) Voilà, voilà l'esclave généreux à qui nous devons le bonheur.

TOUS.

Mohamed !

LÉON, *à Gonzalve.*

Unis dès long-tems par les liens du sang, pourais-je ne pas vous chérir. Reconnaissez-moi seigneur, je suis Léon, Léon d'Olarez.

GONZALVE.

Est-il possible !

LÉON.

Voilà le gage de la parfaite réunion qui régnait entre nos deux familles.

GONZALVE.

Le chiffre de mon père! ah! combien je fus coupable envers vous.

PÉDRO, *à Léon.*

Seigneur!...

LÉON.

Pardonnons-nous l'un à l'autre.

GONZALVE, *à Lara.*

Mais qui donc à pu t'indiquer?...

LARA.

J'ai tout sut par Aline. Mais Boabdil est en fuite et notre victoire n'est due qu'à ton bras. Isabelle de Castille et Ferdinand d'Arragon connaissant ton amour, et voulant te donner une preuve de l'estime qu'ils ont pour ta valeur, rétablissent Hassem dans ses états, et se flattent que l'hymen de sa fille avec toi sera le lien sacré qui désormais va l'unir à l'Espagne.

HASSEM.

Guerrier, je ne puis mieux te témoigner ma gratitude qu'en assurant le bonheur de ton ami. Approche, Gonzalve, et que

la main de ma fille soit le prix de ton courage et de ton noble dévouement. Je te la donne.

GONZALVE.

O mon père ! ô Zuléma et ! toi vertueux ami...

ZULEMA.

Il était digne de moi.

CADILLE.

Et nous, mam'selle Aline? je vous aime, si vous vouliez... et que la Princesse y consentit.

ZULEMA.

Vous serez heureux.

CADILLE.

La main, mam'selle, ce serait deux noces pour une.

GONZALVE.

Rendons-nous d'abord auprès de nos souverains, notre premier tribut doit-être celui de la reconnaissance.

LARA.

Permets auparavant que ces guerriers et ces fidèles du prince Hassem, en honneur de tes victoires et de la chûte de Boabdil, célèbrent la fête qu'ils ont préparée pour toi.

Ballet.

FIN.

PQ
2220
D32G6

Dorvo, Hyacínthe
Gonzalve de Cordoue

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY